

L'image de soi

Madeleine Ouellette-Michalska

Number 140, Winter 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62461ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellette-Michalska, M. (2010). L'image de soi. *Lettres québécoises*, (140), 5–5.

L'image de soi

Marguerite Yourcenar rend un jour visite à Jorge Luis Borges dans l'hôtel genevois qu'il quittera bientôt pour emménager dans un appartement. Elle décrit celui-ci à l'écrivain aveugle, taisant l'effet produit par les murs, tapissés de miroirs, qui lui ont paru sortis tout droit d'un livre de l'auteur argentin. Elle se reprochera autre chose, avoir omis de faire commenter cette phrase de son interlocuteur : « Un écrivain croit parler de beaucoup de choses, mais ce qu'il laisse, s'il a de la chance, c'est une image de lui. »

Une image : seulement cela, et à jamais ? Écrire pendant toute une vie, et devoir ensuite s'effacer derrière la représentation de soi qui éclipse votre travail ? Une image vaut mille mots, dit-on. Ce chiffre rond suffirait donc à établir l'équivalence entre ce que vous avez paru être, et l'œuvre patiemment construite qu'il faut un jour quitter.

Faire un autoportrait permet d'être à la fois celle qui observe et celle qui est observée. Mais suffit-il de scruter ses propres yeux, et de regarder derrière le regard, pour apercevoir ce qui aurait été enfoui au fond de la pupille par mégarde ou précaution ? Le miroir dans lequel le visage se dédouble, n'est-il pas la surface où l'on fixe indéfiniment son propre reflet pour éviter d'avoir à regarder l'Autre ? Ne dit-il la vérité qu'aux aveugles, les seuls capables d'y lire ce qu'ils sont, d'ou leur nombre excessif dans l'appartement de Borges ?

Chez les écrivains, où l'image se construit souvent par miroirs interposés, qui ou quoi regarde-t-on ? Le succès ? La renommée ? Un statut social envié ? Un tempérament insaisissable ? Le métier a ses règles, à quoi bon feindre l'impassibilité. On prendra le temps de scruter l'œil rêveur, l'intériorité trompeuse ou la moue d'indifférence affichée.

On se demande parfois d'où vient la figure reproduite par le miroir ou la pellicule photographique. D'un passé lointain, de soi-même ou d'ailleurs ? Du besoin de consacrer ou de destituer l'objet fixé par l'œil ? L'image étant le produit du regard, il pourrait y avoir autant d'images qu'il y a de regards. Ou celles-ci, regroupées en une seule, seraient le produit d'un consensus établi par l'opinion publique alliée à la rumeur urbaine.

Le portrait dressé par ses pairs peut surprendre. Il y a quelques années, lors d'un hommage public, je m'étonne d'entendre Danielle Fournier dire : « Les quelques fois où j'ai rencontré Madeleine ont été marquantes, curieusement marquantes, comme s'il s'agissait de retrouvailles, comme si je rencontrais à la fois un personnage et une femme. [...] Quelque part impersonnelle, mais sauvagement personnelle, Madeleine Ouellette-Michalska, entière et présente, [dont] l'écriture rescapée de l'amour, échappée du vertige, trouve les mots pour dire le désastre et pourtant le bonheur [...] » Je le suis tout autant, à l'occasion d'un hommage subséquent auquel participe mon frère Réal, tant ses mots paraissent teintés d'impudeur. Il parle de celle qui, « devenue écrivaine connue », affiche le visage d'une « femme rebelle, contestataire, une femme amoureuse de la vie, de l'Histoire, des voyages [...] qui, par son écriture vibrante, sensuelle, lyrique », cherche « à retrouver la mémoire perdue, à recréer le monde en se créant soi-même, c'est-à-dire en ouvrant un territoire intérieur insoupçonné ».

Eux-mêmes écrivains, ils m'apprennent ce qu'aucun miroir ne m'a révélé. Derrière un attachement jusque-là gardé secret, ils sont témoins de ce que je n'ai pas su déceler : nous avançons tous les uns contre les autres, à la fois proches et lointains dans nos projets, nos cheminements, nos voix, nos gestes. Nous sommes tous porteurs d'attitudes, de silences, d'élans, de ferveurs et d'espoirs partagés. Dans nos mots se glisse une mémoire vive qui tantôt nous immobilise, tantôt nous propulse vers l'avant. Cette mémoire, tissée de chants, de cris, de faits et de gestes ancestraux, investit parfois le regard à notre insu.



MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA

Un peu plus tard, la posture aura changé. Fuyant les reflets, les jeux d'optique, la romancière, essayiste et poète s'accroche aux livres qu'elle a lus et à ceux qu'elle écrira. Seule et solidaire, elle cherche des points d'appui. Avancant en aveugle, elle tâtonne, tente de nommer des choses, des visages, des états inconnus. Dans l'entrelacs de chairs et de mots qui l'entoure, elle explore l'espace dans tous les sens et de différentes manières. Et alors qu'elle s'efforce de donner cohérence et crédibilité aux figures du réel, alors que se déploient les stratégies du hasard, du désir, de la haine ou de la dissolution, c'est le hasard, la haine, l'amour contenus dans mon propre corps qui cèdent aux phrases leurs excès, leurs contradictions, leur lucidité.

Dissimulée sous les mots qui exposent diverses facettes de l'existence, profondément enfoncée dans l'assemblage d'os, de fibres, d'organes et de tissus qui me représente comme matière vivante affamée de bonheur et d'éternité, je m'abandonne à l'écriture. Dans la chambre noire du corps surgira l'image en train de se former. Apparaîtra l'invisible en constante mutation, qui tantôt se dévoile, tantôt crée les yeux.

Au plus près de l'attente, l'écrivain poursuit son travail d'archéologie, creusant d'abord en surface avant d'atteindre les couches de plus en plus profondes de la conscience et du langage. Libre de ses hantises, de ses masques et de ses méprises, la nudité de l'être absorbe le texte qui se construit. Entre ce qui s'enfonce au fond du miroir et ce qui en remonte, la romancière poursuit le but inchangé : faire en sorte que le corps du langage coïncide avec le corps de désir qui tente de vaincre le temps.

À l'heure où ceux qui devraient être les plus proches nous ont depuis longtemps quittés, savoir que tout s'efface, que tout finit, aide à prendre la mesure de nos propres délaissements. Tous semblables et cependant différents, nous nous rejoignons dans l'abîme et le chaos, la trahison et la fidélité, la capacité d'écrire le meilleur et le pire à propos de nos différences et de nos similitudes. Et dans cette finitude où nous paradons nos vanités, nous aimons, désespérons et nous vengeons à peu près tous de la même manière, veillant seulement à varier le geste et le timbre de voix.

Dès lors, tout miroir perd son utilité. Laisant filer le regard au delà et en deçà de toute surface pouvant réfléchir le visage, nous nous laissons gagner par le détachement. La surface des choses cesse alors d'indiquer de façon trop visible les limites de la pensée. Et la crainte de ne plus pouvoir exister en dehors de l'image que l'on a du monde, et de soi, se dissout. Nous devenons le témoin bienveillant de nos contradictions intimes, le complice assidu de nos failles et de nos fulgurances, de nos silences et de nos engagements. ■